

Uvanga de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu

Robert Daudelin

Number 167, June–July 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2014). Review of [*Uvanga* de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu]. *24 images*, (167), 54–54.

Car ces portraits, s'ils n'écartent pas la tragédie inhérente à leur sujet, refusent systématiquement de s'y cantonner. Faisant état de la confrontation entre ces jeunes et leur milieu, de la tension fondamentale entre leurs désirs et leur environnement, Morin ne fait jamais de leur condition une fatalité, témoignant plutôt de la volonté d'une génération de ne pas subir le même sort que la précédente. Le court portrait de famille que réalise Érik s'avère en ce sens particulièrement troublant, résumant en quelques minutes à peine tous les grands maux qui ont affligé les communautés autochtones au cours des dernières décennies et auxquels ces jeunes aspirent à échapper. Mais Morin, en signant un film ouvert plutôt qu'un portrait intransigeant de cette réalité, s'inscrit dans un mouvement plus ample qui va à l'encontre de toute logique implacable pour témoigner, à l'inverse, d'une multitude de chemins possibles.

Obliquement, ces **3 histoires d'Indiens** poursuivent le virage amorcé avec **Les 4 soldats**, révélant que l'auteur de **Quiconque meurt, meurt à douleur** a délaissé un certain pessimisme. Dans ces deux films, la rédemption passe par la transmission – qui donne un sens à l'existence, à la souffrance. Être, c'est d'abord se raconter; se raconter, c'est articuler sa vie autour d'une histoire. Voilà ce que permet la caméra. Si, depuis toujours, Morin place celle-ci entre les mains de ses protagonistes, il semble plus que jamais comprendre la profonde valeur de ce geste, l'occasion qu'il représente pour eux de créer à l'écran un monde à leur image. Il n'est pas question, ici, de mettre en scène l'Autre. Il faut lui offrir la chance de se mettre en scène lui-même et ainsi lui permettre de reconquérir sa propre existence – quitte à ce qu'il imagine sa propre destruction.

En ce sens, **3 histoires d'Indiens** est un film généreux et profondément humain. Parce

qu'il a le courage d'embrasser le cinéma comme force de changement potentiel, de changement rêvé. Illusoire, peut-être. Mais qu'importe. L'ambivalence des trois conclusions qu'il propose, cette manière que chacune d'elles a de se placer si explicitement à la lisière de la mince frontière séparant le réel de la fiction permet surtout de rappeler que celle-ci, bien loin d'être infranchissable, s'avère au contraire fondamentalement perméable. Morin semble avoir compris mieux que quiconque que la caméra est un outil, une arme servant à réduire la distance qui sépare le rêve de la réalité; et que cette action peut être tout aussi efficace que tant de discours qui enchaînent l'homme à un sort prédéterminé.

Québec, 2014. Ré., ph. et scé.: Robert Morin. Mont.: Michel Giroux. Son: Louis Collin, Bruno Bélanger, Bernard Gariépy-Strobl. Int.: Shayne Brazeau, Shandy-Ève Grant, Erik Papatie, Alicia Papatie-Pien, Marie-Claude Penosway. 70 minutes. Prod.: Virginie Dubois et Robert Morin pour la Coop Vidéo de Montréal. Dist.: Coop Vidéo.

Uvanga de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu

Marie-Hélène Cousineau déclarait récemment que pour les spectateurs blancs « *Uvanga* constitue souvent leur premier contact avec la réalité inuite d'aujourd'hui¹ ». Si en plus le spectateur en question est cinéphile, le dépaysement est encore plus brutal, tellement l'image du **Nanook** de Flaherty est ancrée dans notre mémoire. Or le projet de Flaherty était de décrire à l'écran la vie traditionnelle des « Esquimaux » du grand

nord québécois, un mode de vie disparu en bonne partie au cours du XIX^e siècle et mis en scène par le cinéaste pour les besoins du film. **Uvanga**, vraie fiction où se côtoient acteurs professionnels et non-acteurs, s'arrime au contraire, dès son premier plan, dans l'aujourd'hui d'un village inuit, Igloolik, dans l'île de Baffin.

Filmée avec un amour évident du pays, l'histoire que nous content les cinéastes est un véritable atterrissage dans le quotidien

actuel de cette communauté fière de sa culture – et de sa gastronomie: si une pizzeria s'installe dans le village, on ne continue pas moins à se régaler de poisson cru et de foie de phoque. Les cinéastes, ont su faire bon usage de leur complicité évidente avec les gens du lieu pour bâtir une fiction qui, étrangement, leur permet sans doute de cerner au plus près de la réalité cette petite communauté que l'approche documentaire l'aurait permis. Et pourtant cette fiction, clairement assumée par ses auteurs, avec son scénario bien construit, ses rebondissements et son suspense, a une valeur documentaire indéniable. Tourné très simplement, le film, tout entier au service des personnages qu'il nous laisse le temps de découvrir, s'attarde sur les lieux et les choses, nous livrant sans emphase le quotidien d'une famille élargie. Le point de vue de l'ethnologue est ici laissé au vestiaire: seul comptent Tomas et Anna, Jeela et Sheba, Barrie et Ike, Sarah et Silessie, que nous n'oublierons jamais. – **Robert Daudelin**

1. *Le Devoir* du 27 avril 2014.

